

## Orchestre Symphonique de Paris

Dimanche 12 février. — L'orchestre est conduit par M<sup>me</sup> Gertrude Herliczka, et avec l'énergie la plus constante et la conviction la plus louable. Les œuvres qu'elle a choisies ne lui simplifient certes point la tâche. Ce sont l'Ouverture d'*Euryanthe* de Weber, le *Don Juan* de Richard Strauss ou le *Capriccio Espagnol* de Rimsky-Korsakow. Ou encore les *Variations symphoniques* de Franck, où la partie pianistique est confiée à M<sup>me</sup> Stell-Andersen, dont le jeu est d'indéniable noblesse, mais non assez dénué de froideur.

Ce jeu s'assimilait mieux à la *Fantaisie pastorale* pour piano et orchestre de M. Darius Milhaud, qui dirigeait lui-même cette « première audition ». L'œuvre est très dépouillée et très sobre, d'une grande pureté d'écriture.

Mais les moments dominateurs, ce furent ceux qu'exalta le chant de M<sup>me</sup> Cristina Maristany. Accompagnée par l'auteur, M. Camargo Guarnieri, elle adapta à la vaste étendue de la Salle Pleyel le frémissement et l'élan des *Chansons brésiliennes* qui avaient été présentées quelques jours auparavant en un cadre plus restreint. Fascinantes chansons, et qui nous emportent en de féeriques dépaysements. Mais ces « voyages imaginaires » n'étaient plus, désormais, les seuls. Et ils ne concourraient plus uniquement l'espace, mais à son moindre degré le temps. Car voici que M<sup>me</sup> Maristany chantait le *Voi che sapete* et l'*Alleluia* de Mozart ou la *Cavatine* de Rosine dans le *Barbier de Séville*. Et nous devenions soudainement les contemporains de Stendhal, en quelque soir milanais. La magie de l'Italie d'alors, et des voix où la ténuité et l'immensité d'un souffle composent l'infini d'un « envol », voici qu'elle nous revenait par le lointain Brésil et par les terres que pressentit l'Ulysse du Dante avant les navires de Colomb.

Claude ALTOMONT.



## CONCERTS DIVERS

Société Nationale (8 février). — Entre des pièces nombreuses et d'un intérêt moyen, il faudra peut-être souligner la *Sonate* d'Estrade Guerra pour flûte, hautbois, alto et clavecin, qui se dégage aisément de certaines influences raveliennes et révèle une personnalité sympathique. Le clavecin y joue le rôle essentiel et a donné matière à d'intéressantes recherches de sonorités. Le *Quatuor* d'André Pascal est d'une écriture fouillée, un peu trop verticale peut-être. La ligne mélodique constamment dominante ne paraît pas donner vraiment à l'œuvre le caractère d'un Quatuor. Le dernier mouvement, cependant, se débarrasse de ce défaut. Il y a, dans le *Preludio e fuga* de Louis Cortese, de quoi plaire : le prélude, volontairement monotone grâce à une pédale de tonique prolongée, conduit à une fugue qui, sans être tout à fait une fugue, présente un sujet curieux traité de façon personnelle. Suivaient encore *Trois pièces* de clavecin de Renée Staellenberg, de caractère facile et d'un style charmant. Le talent sensible, fin et combien sûr, de M<sup>me</sup> Marcelle Delacour s'y exerça avec une grâce qui ravit.

La *Pastorale Esthoniennne* de Gingold est bien vulgaire et plate. Les *Trois Pastorales* d'Aymé Kunc ne nous révèlent guère, au travers d'une excellente écriture, que Debussy, malgré tous les efforts de Roland Charmy au violon et de Jean Doyen au piano.

Le concert comportait encore, pour la récompense d'un public indulgent et docile, le repos agréable de la *Sonate* de Dandrieu pour clavecin et violon.

Michel-Léon HIRSCH.

Triton (6 février). — Séance du plus haut intérêt. Après l'exécution du ballet de Gabriel Pierné : *Girations*, par l'excellent orchestre de chambre de la Société Philharmonique de Paris dirigé par Manuel Rosenthal, M<sup>me</sup> Lily Laskine, en un style d'un brio étourdissant, ressuscite du passé trois pièces, d'une facture admirable et d'une étonnante vigueur, de Joseph Nadermann, professeur et fabricant de harpes dont le nom appartient à la Patristique de ce mélodieux instrument. En dépit de leur âge, ces pièces sont je crois une nouveauté au concert. Une juste ovation a salué leur éclatant génie et le talent, qui n'est plus à louer, de leur interprète.

Pour voisiner dignement avec elles, il ne fallait pas moins que le beau et lumineux *Capriccio* pour dix instruments (violons, alto, violoncelle, harpe, flûte, hautbois, clarinette, basson, trompette) de Jacques Ibert, qui nous rappelle les jours vénitiens de septembre; je veux parler de ceux du Festival de Musique Contemporaine et non de ceux des harangues politiques pleines de possibles tueries. Ecrite d'une seule haleine, riche de substantielles modulations, cette œuvre est empreinte d'un charme clair et joyeux.

Un *Concerto* de Roland-Manuel succédait dans l'ordre du programme au *Capriccio* de Jacques Ibert. M<sup>me</sup> Marcelle Meyer, qui en est dédicataire, l'interprétait au clavier d'un jeu solide et pur. Les trois mouvements : Allegro, Larghetto, Tempo giusto en furent fort goûtés, tous trois d'une logique élégante et d'une forme savoureuse. Voici certes une production qui enrichit très heureusement la littérature moderne du piano.

J'avoue avoir moins aimé les trois mélodies de Cesare Brero, chantées par M<sup>me</sup> Bréga : *A la Lune, le Petit boulanger, Pierre*. Il me semble que le caractère de ces mélodies, et la veine dont elles procèdent, s'accommoderaient mieux d'une technique moins chargée.

Ouvert par *Girations*, le concert se terminait par *Le Retable de Maître Pierre* de Manuel de Falla, avec, comme solistes méritants, car l'œuvre est difficile, M<sup>me</sup> Verneuil, MM. Peyron et Paul.

Roger VINTEUIL.

Concerts de la Revue Musicale (Musique brésilienne contemporaine, 7 février). — Une magnifique surprise nous attendit en ce concert. La si rare joie de deviner, en un lointain pays, un « climat » musical jusqu'ici ignoré, une étonnante floraison d'œuvres. Seules quelques pages de Villa-Lobos avaient déjà permis de pressentir quelque chose de cela. Mais ces pages elles-mêmes ne nous livraient que l'un des aspects de celui qui les écrivit. Et quand M<sup>lle</sup> Zaltzman, au piano, joua *Girandas*, ou quand M<sup>me</sup> Cristina Maristany chanta *Saudade de ninha vida*, ce fut un autre accent de Villa-Lobos, et plus personnel encore, que nous perçûmes.

Or, voici d'autre part F. Mignone, Radanès Gnattali et Fructuoso Vianna, et leurs danses, leurs mélodies, où le plus tournoyant romantisme s'enveloppe des plus tenaces et plus actuelles recherches d'harmonie et de rythmes. Voici enfin Camargo Guarnieri; et il est là lui-même, jouant avec M. Jean Recular son émouvante *Sonate* pour violoncelle et piano, ou bien accompagnant M<sup>me</sup> Maristany qui, d'une éblouissante voix, multiplie autour de nous une suite de fascinants paysages : paysages d'êtres et de choses et paysages d'âmes. Brefs poèmes, puissants et fragiles, qui nous retiennent et nous emportent, comme cet « Azulao », l'« Oiseau bleu » de là-bas, qui va partir, et puis rester, dans l'immense « forêt » où chacun de nous est moins que le plus imperceptible battement d'ailes.

Claude ALTOMONT.

Voir à la 3<sup>e</sup> page de la couverture les Programmes des Concerts.